

PRÉFACE DE MICHEL PASTOUREAU

Les carottes n'ont pas toujours revêtu la belle couleur orangée que nous leur connaissons aujourd'hui, le plus souvent elles étaient blanches, parfois jaunâtres ou grisâtres, plus rarement violacées. C'est dans le courant du XVII^e siècle, aux Provinces unies, qu'elles ont pris leur teinte actuelle à la suite d'une stricte sélection des espèces et d'une culture en serres. Les roux en revanche ont toujours été roux, c'est-à-dire plus ou moins orangés de poils ou de cheveux, et loin de les mettre en valeur, comme pour les carottes, cette couleur les a longtemps desservis, perçue comme une disgrâce physique et une tare morale. De tels préjugés venaient de loin, on les rencontrait déjà dans l'Antiquité, ils se sont accentués au Moyen Âge, avant de se prolonger fort avant dans l'époque moderne.

Dans les traditions gréco-romaines, la chevelure rousse est fréquemment prise en mauvaise part. La mythologie grecque, par exemple, la place sur la tête de Typhon, être monstrueux, fils révolté de la Terre, ennemi des dieux et particulièrement de Zeus. Diodore de Sicile, historien grec du I^{er} siècle avant notre ère, raconte comment on sacrifiait des hommes roux à Typhon pour apaiser sa colère. Cette légende est peut-être venue de l'Égypte pharaonique où Seth, dieu souvent assimilé au principe du Mal, passait lui aussi pour être roux et pour recevoir le sacrifice de jeunes gens aux cheveux de même couleur.

Les cultes sont moins sanglants à Rome, mais les roux n'y sont pas moins dévalorisés. Le terme rufus (« roux ») y est à la fois un surnom teinté de ridicule et une des injures les plus courantes.

Elle le restera tout au long du Moyen Âge, surtout dans les milieux monastiques où, très banalement, on n'hésite pas entre moines à se traiter de rufus ou de subrufus (« roussâtre »). Dans le théâtre romain, la chevelure rousse ou les ailes rousses attachées aux masques désignent les hommes laids et les bouffons : être roux est dégradant ou ridicule.

Les traités de physiognomonie tiennent des propos semblables mais vont souvent plus loin que la disgrâce physique ou l'apparence risible : ils présentent les hommes roux comme des êtres hypocrites et cruels. Lorsqu'une comparaison est avancée avec un animal, c'est presque toujours au renard, le plus fourbe de tous les animaux, qu'est comparé l'homme roux, tandis que les blonds passent pour fiers et magnanimes, comme le lion, et les bruns, forts et solitaires comme l'ours.

La couleur rousse n'est pas au Moyen Âge totalement assimilable à notre orangé moderne. Certes, il s'agit d'un mélange de rouge et de jaune, mais la première de ces deux couleurs domine et s'y ajoute souvent une pointe de brun. Le roux est plus sombre et plus saturé que l'orangé. C'est une teinte négative, aussi bien dans les images que dans les pratiques sociales. La symbolique médiévale l'associe aux idées d'hypocrisie et de félonie. C'est pourquoi, dans l'art et la littérature, un certain nombre de traîtres sont roux, à commencer par Judas, l'apôtre félon, l'homme roux par excellence : à partir du ^{XI}^e siècle, il est presque toujours doté d'une chevelure et d'une barbe rousses. Toutefois Judas n'a pas le monopole de la rousseur. Celle-ci est aussi l'attribut de Caïn, meurtrier de son frère Abel, et de Dalila, qui trahit Samson et provoque sa mort. Ou encore de Ganelon, le traître de La Chanson de Roland : par vengeance et jalousie, il n'hésite pas à envoyer au massacre Roland (pourtant son parent) et tous ses compagnons. Il en va de même des fils rebelles, des frères parjures, des oncles usurpateurs, des chevaliers félons, des femmes adultères et de tous ceux qui se livrent à une action malhonnête ou criminelle.

Certes, dans les millions d'images que le Moyen Âge nous a laissées, ces différents personnages ne sont pas toujours roux, tant s'en faut. Mais être roux constitue un de leurs caractères iconographiques les plus remarquables, au point que peu à peu

cette pilosité rousse s'étend parfois à d'autres catégories d'exclus et de réprouvés : hérétiques, juifs, musulmans, lépreux, infirmes et miséreux de toutes espèces. La rousseur dans l'image rejoint ici les marques et les insignes vestimentaires de couleur rouge ou jaune, voire rouge et jaune, que ces mêmes catégories sociales ont réellement dû porter, à partir du XIII^e siècle, dans certaines villes ou régions d'Europe occidentale. Elle apparaît comme le signe premier de l'exclusion et de l'infamie.

Recevant un si long et lourd héritage, l'époque moderne ne pouvait que le faire sien et l'accentuer. Son originalité propre paraît résider dans l'association de la rousseur et de la luxure. Certes, comme dans l'Antiquité et au Moyen Âge, être roux c'est encore être cruel, menteur ou ridicule, mais à partir du XV^e siècle cela devient aussi être lubrique, surtout pour les femmes. Pour les hommes, c'est encore et toujours être faux, trompeur ou déloyal. Plusieurs proverbes et expressions s'en font l'écho qui invitent à fuir les hommes roux car « en eux, il n'y a pas de fiance » (il n'est pas possible de leur faire confiance). Les superstitions ne sont pas en reste qui considèrent que croiser sur son chemin un homme roux est un mauvais présage, et que toutes les femmes ayant les cheveux de cette couleur sont des sorcières ou des prostituées.

Depuis longtemps, historiens, sociologues, anthropologues ont tenté d'expliquer ce rejet de la rousseur dans les traditions occidentales. Pour ce faire, ils ont avancé différentes hypothèses, y compris les plus contestables : celles qui sollicitent la biologie et qui présentent la rousseur des poils ou de la peau comme un accident de pigmentation lié à une forme de « dégénérescence ethnique ». Qu'est-ce qu'une dégénérescence ethnique ? On aimerait le savoir. L'historien reste perplexe, pour ne pas dire inquiet, devant de telles explications, faussement scientifiques. Pour lui, le discrédit de la rousseur est une attitude sociale : dans la plupart des sociétés européennes (pas dans toutes), le roux, c'est d'abord celui qui n'est pas comme les autres, celui qui appartient à une minorité et donc qui dérange, inquiète ou scandalise. Être différent s'accompagne toujours d'un risque d'exclusion. S'y ajoute peut-être une autre discrimination, elle aussi venue de loin : être roux, c'est avoir la peau semée de taches et donc participer d'une cer-

taine animalité. La sensibilité médiévale tient en horreur tout ce qui est tacheté. Pour elle, le beau c'est le pur, et le pur c'est l'uni. Le rayé est toujours dévalorisant et le tacheté, particulièrement inquiétant. Rien d'étonnant à cela dans une société où les maladies de peau sont fréquentes et redoutées, et où la lèpre, qui en représente la forme extrême, place ceux qui en sont atteints au ban de la société.

Tous ces préjugés ont eu la vie longue et n'ont pas totalement disparu de nos jours. Si pour une femme avoir les cheveux roux est souvent devenu un signe de beauté – idée qui semble naître à l'époque romantique – ce n'est pas encore le cas pour les hommes. Il vaut donc la peine de retracer la longue histoire de la rousseur dans les sociétés européennes et de rechercher les origines des préjugés qui l'ont accompagnée. C'est ce que propose aujourd'hui le beau livre de Karin Ueltschi, professeur de langue et littérature du Moyen Âge à l'université de Reims, à qui nous devons de nombreux travaux et publications sur les contes, les légendes, les mythes, les croyances, les superstitions, l'histoire de la langue et les systèmes de valeur qui l'entourent. Ses recherches et les miennes se font écho et sont en parfaite communauté de réflexion. C'est pourquoi je suis très heureux d'être aujourd'hui son préfacier.

Michel Pastoureau

Introduction
UNE MARQUE

*Je ne peux pourtant pas le renvoyer
parce qu'il est roux.* Julien Green

On ne voit qu'elle ; de loin, irrésistiblement, elle attire les regards comme un gros aimant. Elle, la rousseur. Car oui, c'est bien plus qu'une couleur. Il semble que ce soit d'abord une affaire de poils qui peut occasionnellement se répliquer en constellations de taches sur une peau laiteuse, et même sur le caractère de son propriétaire, comme si la nature avait voulu, par ces coups de pouce supplémentaires, sceller ce qui est véritablement en jeu : la marque d'une altérité.

Impossible de rester indifférent. La rousseur exige que l'on tranche : soit on l'adore, soit on l'abhorre. C'est une très vieille histoire, et, malgré l'absolue singularité du cas, une histoire universelle aussi. Les anciens Égyptiens, nous le verrons, en ont écrit l'un des chapitres originels. En France, la fréquence des patronymes « Roux » et « Leroux » témoigne de la présence d'une foule d'ancêtres pourvus de cette marque qui *distingue* tous les *cadets Roussel* : entre 1891 et 1949, Roux était à la 15^e place des noms les plus fréquents, et à la 25^e de 1950 à 2000. Quant aux Leroux, des années 1891 à 1949, ils occupaient dans ce classement la 81^e place, puis la 77^e entre 1950 et 2000 ¹.

Mais comment cerner seulement toutes les tonalités potentielles de la rousseur ? Nous avons inventé quelques termes, largement insuffisants au demeurant, pour en distinguer certaines nuances, le blond vénitien ou l'auburn par exemple (« au-delà d'un certain niveau social, on n'est plus rouquin, mais *auburn* ² »), tandis que bien de nos compatriotes, véritables puristes de la rousseur, ont

des idées très arrêtées et distinguent un « roux-roux » (ou rouge carotte) comme étant le seul à mériter ce nom, jugement au demeurant démenti par le vécu des porteurs de ces rousseurs « diverses » eux-mêmes : tous, ils disposent d'une escarcelle pleine d'anecdotes récoltées au fil de leur existence au sujet de leur singularité capillaire. Le latin déjà témoigne de ces hésitations. Il possède un grand nombre de termes permettant d'établir de subtiles distinctions : *ruber*, *rufus*, *russus*, *rutilus*... La racine *rub-* est à l'origine de notre « rouge », et *rus-* de « roux ».

Le Robert quant à lui propose comme définition « couleur orangée », soulignant ainsi la position incertaine et fluctuante de la teinte. Car l'orange est lui-même, dit Goethe, une couleur instable, quelque part entre le jaune et le rouge :

« Orange

Aucune couleur ne pouvant être considérée comme stabilisée, on peut très facilement, en l'épaississant et en l'assombrissant, intensifier le jaune et l'élever en direction du rouge. La couleur augmente en énergie et apparaît dans l'orange plus puissante et plus magnifique³. »

Ainsi donc, le roux ne se laisse saisir que par rapport à d'autres nuances, le rouge et le jaune d'abord, mais aussi le blond et le fauve avec lesquels il entretient des rapports d'inclusion et de synonymie partielle, ce qui ne fait que consolider la complexité de l'édifice chromatique. « Fauve » est d'origine germanique (**falw*) latinisé en *falvus* (le fauve du gibier), ce qui permet de le rapprocher puis de le confondre, via une métathèse, avec le classique *flavidus*, « jaune ». Tout comme « blond », c'est une couleur qui fait référence à la pilosité. Et *quid* des fruits et légumes qui fournissent une autre gamme de correspondances, plutôt récentes il est vrai ? Carotte ? Orange ? Mandarine ? Abricot ?

Pour corser encore un peu ces plaisantes questions, rappelons que certaines langues, dont les germaniques, n'ont pas de terme propre pour distinguer la rousseur ; faute de mieux, elles disent « rouge ». Le Renart allemand, *Reineke Fuchs*, pourtant pour nous le Roux par excellence, reçoit simplement le sobriquet de *Der Rote*⁴. C'est seulement accolée à un support – « cheveux »,

« tête », « peau » (*rothärig, redhead, redskinned*) – que la nuance rousse se précise enfin dans ces langues pour signifier quelque chose d'autre, quelque chose de plus que du simple rouge, quelque chose de plus aussi qu'une simple couleur.

Le roux, dit Michel Pastoureau, réunit « en une seule coloration le mauvais rouge et le mauvais jaune » ; il est parfois décrit comme « la plus laide de toutes les couleurs⁵ ». Nous y voici : c'est bien d'un mélange que nous parlons, ce qui ne peut qu'alimenter la suspicion : c'est un tabou majeur⁶. En outre, selon la proportion de l'une ou l'autre couleur, nous n'avons évidemment plus affaire à la même tonalité. Qu'à cela ne tienne ! On l'investit de « valeurs sûres » comme pour compenser son instabilité foncière. Dès l'an mil, Dietmar von Merseburg (975-1018) avance que les cheveux « rouges » et l'infidélité vont ensemble⁷, tandis qu'un proverbe médiéval répandu affirme qu'« un chien roux ne rougira jamais de honte » (*Rus chen ne enrujyra ja de hunte*, Morawski, n° 2225⁸). Cette « sagesse populaire » est confirmée car incarnée par maître Renart le Rouquin, ou par ces nombreux chevaliers vermeils sortis tout droit de l'enfer qui viennent défier le roi Arthur ou humilier la reine Guenièvre. Et ainsi à l'avenant : « l'aurore rouge et le conseil d'une femme ne sont pas fiables » (*Li roge matin et li consail feminin ne sunt pas a croire*, Morawski, n° 1112). Judas le traître porte volontiers des vêtements jaunes qui complètent de manière redondante sa chevelure et sa barbe rousses.

Un autre ingrédient alourdit cette charge de préventions à première vue essentiellement négatives, l'hérédité ; c'est bien plus qu'une simple question de *gènes* comme on dirait aujourd'hui, à moins d'élargir la définition du terme à des traits symboliques et moraux. En effet, l'histoire de la Genèse – la désobéissance de nos premiers parents à propos d'un serpent et d'une pomme – tout comme la sagesse des contes nous l'enseignent : il est des marques *physiques* qui sont des stigmates d'un événement, d'une faute la plupart du temps, et non point seulement la simple reproduction de traits familiaux des parents aux enfants. Aristote évoque la question dans son *Histoire des animaux* ; après avoir traité de la transmission de caractéristiques physiques singulières

(« des boiteux donnent naissance à des boiteux, des aveugles à des aveugles »), il évoque la possible transmission de marques telles que des excroissances et surtout des cicatrices⁹.

L'Ancien Testament quant à lui parle de punitions se répercutant de génération en génération, et bien que le Christ conteste ce principe¹⁰, la théologie a défini un « péché originel » qui nous impacte tous, et la littérature érige la faute morale héréditaire en véritable motif. Ainsi, ce lignage de femmes dont nous parle Marie de France à la fin du XII^e siècle : un loup-garou a arraché le nez d'une dame qui l'a trahi. Elle porte désormais l'opprobre, en l'occurrence son manque d'honneur et d'humanité, au milieu de la figure, et en transmet la marque à sa descendance : plusieurs de ses filles – des filles seulement – sont nées *esnasées*, sans nez¹¹ ! Autre exemple, saint Patrice maudit un peuple qui, au lieu d'écouter ses paroles, a hurlé contre lui *comme des loups* :

« Il se mit fortement en colère et demanda à Dieu de les punir par un châtiment quelconque qui rappellerait toujours au lignage sa désobéissance. Mais ce lignage reçut ensuite un grand châtiment, bien mérité et cependant très étrange, car on dit que tous les hommes qui en descendent deviennent des loups pendant un certain temps et rôdent dans les forêts¹². »

On retrouve cette même logique dans bien des contes étiologiques mettant en valeur, à travers une marque héréditaire, le souvenir d'un événement fondateur, à l'instar de l'héroïsme du rouge-gorge, dont fait mémoire son petit ventre rouge¹³. Retenons donc que, dans les représentations populaires, un trait de caractère ou le souvenir d'une action peuvent se transmettre via une marque physique qui la rappelle au monde entier. La rousseur semble bien relever de ce domaine.

La plupart du temps, une marque véhicule un soupçon, plus rarement un signe d'élection. *De quoi la rousseur est-elle la marque ?* C'est en ce point précis que cette étude entend s'ancrer, au cœur même de ces préventions qui sont d'abord simplement méfiance, celle qu'inspire l'altérité, quelle qu'elle soit. C'est exactement cette suspicion qui, un matin de janvier 1995, est venue

troubler la liesse d'une grand-mère penchée au-dessus du berceau d'un nouveau-né au duvet rutilant.

Cependant, nous verrons que la rousseur n'est pas tant négative qu'ambivalente : c'est cette hésitation qui alimente le soupçon bien plus que la teinte elle-même. Les questions qu'elle soulève en sont infiniment complexes, profondément enracinées dans l'univers de représentations par définition pétries de contradictions. Bien des savants, bien des poètes et artistes s'y sont frottés, à la rousseur, fascinés par le mystère étincelant qu'elle véhicule. En dehors des travaux fondamentaux de Ruth Mellinkoff et de Michel Pastoureau, on doit mentionner deux monographies, celle de Valérie André qui interroge en profondeur les témoignages littéraires, et celle de Xavier Fauche, avec son volet iconographique très inspirant ¹⁴. Pour notre part, nous tenterons de traiter le sujet par une approche éprouvée dans certains de nos travaux précédents : au-delà de la seule dynamique chronologique, nous chercherons à retracer les chaînes de contaminations analogiques qui créent un système imaginaire avec sa cohérence propre et souvent implacable. Certaines pratiques vivantes encore du temps de nos grands-parents en disent long sur les idées qui sous-tendent notre perception de la rousseur, fût-ce contre notre gré, et les significations qu'elle véhicule, voyez cette idée que les taches de rousseur s'effacent avec du lait de jument (blanc), à moins que l'on ne préfère se fier à un principe médical ancestral (« combattre un mal par ce mal même », *similia similibus curantur*) et qu'on les frotte avec des fraises, voire avec du sang (rouge) : voilà comment se forgent les croyances, puis les certitudes et les pratiques, voilà comment fonctionne l'analogie.

Fixons cette prémisse que la rousseur, avant d'être une couleur, est d'abord une matière ¹⁵. Elle est de poil, elle est fourrure de renard en premier lieu car cet animal est porteur d'une galaxie de valeurs accumulées et « vérifiées » au fil des siècles, depuis Ésope († 406 av. J.-C.) au *Roman de Renart* qui semble détailler puis figer, au XII^e siècle, ce qu'il faut entendre par la robe du goupil. La mauvaise réputation du rouquin semble alors s'imposer définitivement : son intelligence suspecte tourne en malice, se met à

sentir le roussi. Le goupil est fourbe et menteur, perfide et sournois, d'ailleurs il mange les poules. Or, à la même époque à peu près, apparaît dans l'iconographie, avec une constance croissante, un Judas à la pilosité remarquable : il arbore en effet une chevelure et une barbe rousses, caractéristique dont les Écritures pourtant ne sonnent mot ! On retrouve ici la logique de contamination qui préside à l'édification des nombreux surplus de sens dans l'imaginaire.

La rousseur n'est jamais une abstraction ; elle se décline en pelisse-de-renard, en taches-de-son, en poils-de-carotte et en barbes-de-démiurge, via le sang et le feu aussi, et quelques métaux, fer, or, cuivre. Tour à tour tare ancestrale et nimbe sacré, elle nous confronte à l'antique loi du langage mythique qui repose sur la nécessaire complémentarité des contraires (*coincidentia oppositorum*) alors que nous avons l'habitude – et le grand tort – de les opposer.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface de Michel Pastoureau</i>	7
<i>Préambule</i>	11
<i>Introduction : UNE MARQUE</i>	13

Première partie

L'ALTÉRITÉ

Chapitre I. AMBIVALENCES ANTIQUES	21
<i>Rousseurs grecques : entre pyrrhos, xanthos et krokos, 22 ;</i>	
<i>Rubiconderies latines : rufus, ruber et les autres, 28 ; Fiertés</i>	
<i>germaniques, 30.</i>	
Chapitre II. GRANDES FIGURES BIBLIQUES	37
<i>Le lignage de Judas, 37 ; Le beau David, 42 ; Nimbes chris-</i>	
<i>tiques, 44.</i>	
Chapitre III. MONSTRES SACRÉS :	
LES AMALGAMES DE LA ROUSSEUR	47
<i>Boiteux, 47 ; Gaucheries, 51 ; Nains et géants, 53 ; Lueurs</i>	
<i>magiques, 57.</i>	

Deuxième partie

LES ÉLÉMENTS DE LA ROUSSEUR

Chapitre I. UNE AFFAIRE DE POILS	67
<i>Du goupil à Renart, 69 ; De Fauvel et de Bayard, 75 ; Écu-</i>	
<i>reuil, lions et chats roux, 79 ; Et l'ours ?, 83.</i>	

Chapitre II. UNE QUESTION DE PEAU	87
<i>Des taches, 88 ; Un soupçon de lèpre, 93 ; Le parfum, 96.</i>	

Chapitre III. LE FEU	101
<i>Pyrrhos et Pyrrha, 102 ; Dans la fournaise infernale, 104 ; Éros, 109.</i>	

Chapitre IV. DES MÉTAUX	113
<i>La rouille du fer, 113 ; De l'or, 118 ; Le cuivre et le bronze, 123 ; Et le soufre ?, 125.</i>	

Troisième partie

CAUTIONS

Chapitre I. THÉORIES MÉDICALES	131
<i>Le sang et ses signatures, 133 ; Bile jaune, bile noire, 139 ; Physiognomonie, 143.</i>	

Chapitre II. TOPOLOGIE	149
<i>Le chevalier vermeil, 151 ; Martyrs et héros de la rousseur, 156.</i>	

Chapitre III. ICÔNES	165
<i>Rousseur fatale, 165 ; Rousseaux dans l'Histoire, p. 172.</i>	

<i>Conclusion : LA LUEUR PROMÉTHÉENNE</i>	<i>185</i>
---	------------

NOTES	189
-----------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	225
-------------------------	-----

REMERCIEMENTS	235
-------------------------	-----